

## Présence de l'art en Estrie entre 1815 et 1940 Art in the Eastern Townships between 1815 and 1940

Richard Milot

Volume 23, numéro 92, automne 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54794ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Milot, R. (1978). Présence de l'art en Estrie entre 1815 et 1940 / Art in the Eastern Townships between 1815 and 1940. *Vie des arts*, 23(92), 20–97.

# Présence de l'art en Estrie entre 1815 et 1940

Richard Milot

Au moment du peuplement, les Cantons de l'Est étaient bornés, au nord et à l'est, par les anciennes seigneuries des bords du Saint-Laurent et de la Chaudière; à l'ouest, par celles de la Yamaska et du Richelieu; au sud, par une frontière discutée et discutable, tant est grand le morcellement produit par les Appalaches et par l'extension dans le pays voisin de quelques lacs et de quelques rivières. Par ailleurs, les gens qui d'abord s'y installent sont en tous points semblables à ceux qui étaient venus au Canada au lendemain de la Révolution américaine. Les Cantons restaient donc, en grande partie à explorer quand l'Américain Gilbert Hyatt vint s'établir au confluent des rivières Saint-François et Magog, à l'endroit où devait s'élever plus tard la ville de Sherbrooke connue alors sous le nom de Hyatt's Mills.

Il faut remédier à la carence de frontière naturelle entre les Cantons et le Vermont, écrivait Joseph Bouchette, dans *A topographical description of the Province of Lower Canada*, parue à Londres, en 1815. Cet arpenteur avait reçu auprès de François Baillairgé la formation artistique qui lui permit de rendre, avec une grande sensibilité, les premières vues de la région. Ce sont surtout ses croquis ou, peut-être aussi, ceux de son fils Robert-Shore-Milnes, publiés à Londres, en 1836, par la British American Land Company sous le titre de *Views in Lower Canada . . .*, qui, par leur sujet, révèlent Sherbrooke comme centre de développement de ce nouveau territoire et Stanstead comme village limítrophe; par le dépouillement de leur composition, ordonnée en fonction de la sobriété d'une architecture vernaculaire loyaliste, ils invitent de nouveaux immigrants à venir y combler les vides.

Au cours de quatre voyages en Amérique, entre 1836 et 1852, William Henry Bartlett lave une série de sépias et d'aquarelles. Dès 1840, certaines d'entre elles paraissent sous forme d'estampes monochromes; l'Américain N. P. Willis rédige les textes des fascicules, réunis ensuite en deux volumes et publiés à Londres, en 1842, sous le titre de *Canadian Scenery Illustrated*.

Le style de Bartlett appartient au romantisme anglais dans lequel la réalité précise des topographies britanniques du début du siècle se voile d'une

atmosphère pittoresque par le choix de paysages champêtres, de vues de villages et de scènes de la vie quotidienne. Comme la région ne fut desservie par le chemin de fer qu'à partir de 1852, Bartlett emprunta les anciens chemins de colonisation, qui menaient de Sherbrooke à Hereford et à Stanstead ainsi que la toute nouvelle route Montréal-Sherbrooke, de 1835; il immortalisa leurs paysages. Mais Bartlett avait une prédilection pour le bateau qui lui fournissait comme sujets les lacs et les rivières de la région; les vues du Memphrémagog, des majestueuses montagnes environnantes, le Owl's Head ou l'Orford, et des villages riverains, comme Georgeville, les lacs Massawippi et Orford, la confluence de la Magog et du Saint-François témoignent d'un goût romantique pour l'eau. Mais, pour cet artiste de passage, le paysage est toujours estival.

Son influence est manifeste dans l'œuvre de William Stewart Hunter, originaire de Saint-Jean-en-Québec, où il naquit en 1823. En 1857-1858, il est inscrit dans le *Canada Directory* comme artiste, illustrateur et dessinateur demeurant à Stanstead, puis, en 1875, comme fabricant de chaussures. Il mourut au même endroit, en 1894. Plusieurs dessins de Hunter sont regroupés dans sa publication de 1860, *Eastern Township Scenery*, où il reprend, à sa manière, certains sujets de Bartlett, tels le lac Memphrémagog, le mont Owl's Head ou le lac Massawippi. Mais l'artiste a laissé des œuvres de caractère anecdotique plus précis, comme sa résidence à Stanstead ou les chutes de la rivière Coaticook.

À la même époque, Jane Ann Cooke, peintre de paysages, exécute des vues de Drummondville et du moulin à scie de son mari, et qui ont été publiées dans les *Canadian Illustrated News* de 1875-1876.

C'est à Sherbrooke que s'établit, en 1856, le portraitiste britannique John A. Fraser. Il y demeure jusqu'à son engagement au studio de photographie de William Notman, à Montréal. Son travail l'amène d'ailleurs à voyager et il revient volontiers dans la région. C'est ainsi qu'il réalise, en 1862, le portrait de l'hon. J. S. McCord, chancelier de l'Université Bishop de Lennoxville, et





1. Ozias LEDUC  
*L'Annonciation.*  
Dessin préparatoire sur carton;  
35 cm 5 x 17,8.  
Ottawa, Galerie Nationale.

2. Allan EDSON  
*Mount Orford and Owl's Head  
from Lake Memphremagog.*  
1870.  
Ottawa, Galerie Nationale.

expose un ensemble de sept aquarelles sur des paysages de la région, lors de la cinquième exposition de l'Art Association de Montréal, en 1868.

A cette même époque appartient aussi Mme J. Fullarton, à qui la manière naïve de ses portraits au pastel interdit l'accès à l'art officiel mais qui n'en jouit pas moins d'une grande popularité à Sherbrooke et dans la région durant la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

Parmi les nombreux sites de la contrée, celui du Memphrémagog devient, à la suite du passage de Bartlett et de la publication de Hunter, le lieu de prédilection d'une pléiade d'artistes. Cornélius Krieghoff y peint plusieurs toiles. Des illustrateurs, parmi lesquels figurent W. Sheuer et Frederick B. Shell, font connaître les lieux. Le peintre nomade Munsey Seymour s'y arrête, et le Memphrémagog est l'un des sujets régionaux de Samuel A. Kilbourn, au point que Georgeville peut être

livre *Legends of the Lakes*, de 1923, cristallisera les légendes qui y ont fleuri depuis déjà plus d'un siècle.

Au début du vingtième siècle, les lacs de Brome et Massawippi ont leur part de popularité auprès des artistes tels que Nora F. E. Collyer, de Foster, par exemple, Henrietta Mabel May, de Montréal, et Prudence Heward, de Knowlton.

L'un des artistes autochtones les plus productifs et les plus représentatifs de cette période est sans contredit Aaron Allan Edson, né à Stanbridge en 1846. Après un apprentissage de la peinture à Montréal et à Paris, il consacre une large part de sa production picturale à représenter les beautés naturelles des régions du Memphrémagog et de l'Orford, bien sûr, mais surtout celles de son terroir natal, sur les bords de la rivière Missisquoi, et, finalement, des alentours de Glen Sutton, et ce jusqu'à sa mort prématurée, en 1888.



2

considéré, dans les années 1860-1870, sinon comme une colonie artistique estivale, pour le moins comme un port d'attache. John Ross Dix étend la vocation touristique du Memphrémagog par la publication, en 1859, de *A Handbook for Lake Memphremagog*, dont il est à la fois l'auteur et l'illustrateur, comme Bertha Maud Price, par son

Essentiellement œuvres de paysagiste, ses peintures à l'huile et ses aquarelles témoignent de la vie intérieure intense d'Edson, parfois sereine, parfois tumultueuse; elle s'exprime par des jeux de lumière sans doute empruntés à la fois aux artistes français contemporains et à l'anglais Turner. Obtenues au moyen d'une gamme colorée étendue, où



les complémentaires sont juxtaposées, ses couleurs sont souvent contenues à l'intérieur de contours minutieux. Il arrive que les contours s'estompent, et ce dans une même composition, comme si Edson ajoutait au contraste des formes celui des tons purs.

George J. Bompas, né en Angleterre, s'établit à Bury, en 1860. Ses vues, à la peinture et au crayon, de Sherbrooke, de Bury, de Garthby, sont gravées et publiées dans les *Canadian Illustrated News* de 1870-1872. Bompas s'établit à Sherbrooke, en 1884, et y meurt en 1889, laissant deux filles qui ont hérité de ses talents: l'une sera professeur de musique et l'autre artiste peintre. A Sherbrooke, la *Dominion Exhibition* de 1886 montre plusieurs de ses œuvres à l'huile et de ses croquis au crayon; elle expose aussi quelques natures mortes de sa fille Rosa.

A l'instar de l'Académie Royale de Londres, celle du Canada met à profit les chemins de fer pour faire circuler des expositions à travers les principaux centres du pays nouvellement confédéré; il y a, alternativement, de ces *Dominion Exhibition* à Halifax, Montréal, Québec et Sherbrooke. Cette dernière est l'hôtesse d'une seconde exposition, en 1907, à laquelle participent des artistes de Toronto et de Montréal et où semblent s'ajouter aux œuvres cataloguées, les ouvrages d'un certain Robert N. Hudpeth, de Lennoxville, professeur à l'Université Bishop comme son prédécesseur G. J. Bompas, et son successeur, peintre également, Frank O. Call.

Sherbrooke, une ville de 9000 habitants, a de bonne heure sa galerie d'art doublée d'une bibliothèque et d'un musée d'histoire naturelle, dont l'artisan est Samuel F. Morey, inspecteur au service de l'Eastern Township Bank. Dès 1882, un édifice, square Wellington, est conçu spécialement pour abriter ce «centre culturel» à trois volets. Il s'agit du Morey's Art and Library Building dont le rez-de-chaussée comprend une salle de lecture où l'on trouve des périodiques pour consultation; des tableaux et des montres contenant des oiseaux em-

paillés ornent cette salle. Attenant à cette dernière, les rayons de la bibliothèque contiennent quelque 3000 volumes, et une autre salle présente au public des spécimens minéralogiques de la région. Le premier et le deuxième étages sont consacrés à la galerie d'art qui offre au public, en 1892, une cinquantaine de tableaux et d'aquarelles, dont la *Library and Art Union* est en partie propriétaire; le premier étage peut se transformer au besoin en salle de conférence ou de spectacle avec 400 sièges amovibles; pour le dernier étage, Morey a prévu un plafond de verre qui assurera le maximum de lumière à ce second niveau de la galerie d'art. Cet édifice passe graduellement, à partir de 1910, au quotidien francophone *La Tribune*.

Morey a bâti une collection d'une valeur incontestable et a fait preuve d'une grande perspicacité. En 1900, cette collection comprend en très grande partie des œuvres canadiennes de réputation comme le *Mont Orford* de J. A. Fraser et des œuvres dépitées déjà au début du siècle, comme *Twilight* de J. W. Morrice; beaucoup de paysages appartiennent, par leur sujet, à la région et la galerie affiche des œuvres d'artistes locaux de qualité: telles *Fish* de W. S. Hunter, *Autumn Road* de Georges Chavignaud, un paysage de Mary Gill, de Lennoxville, des crayons de G. J. Bompas, de Sherbrooke, déjà des œuvres au crayon de F. S. Coburn, de Richmond-Melbourne, et même une collection de photographies d'édifices sherbrookoïses choisis pour leur qualité architecturale.

Mary Gill, née à Pierreville, s'établit à Lennoxville d'où elle fait la navette avec La Malbaie; elle y travaille avec Charles Eugène Moss. Ses toiles des deux premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle puisent surtout leur inspiration dans ces deux endroits; son talent est reconnu tant par le milieu sherbrookoïse que par l'Art Association de Montréal.

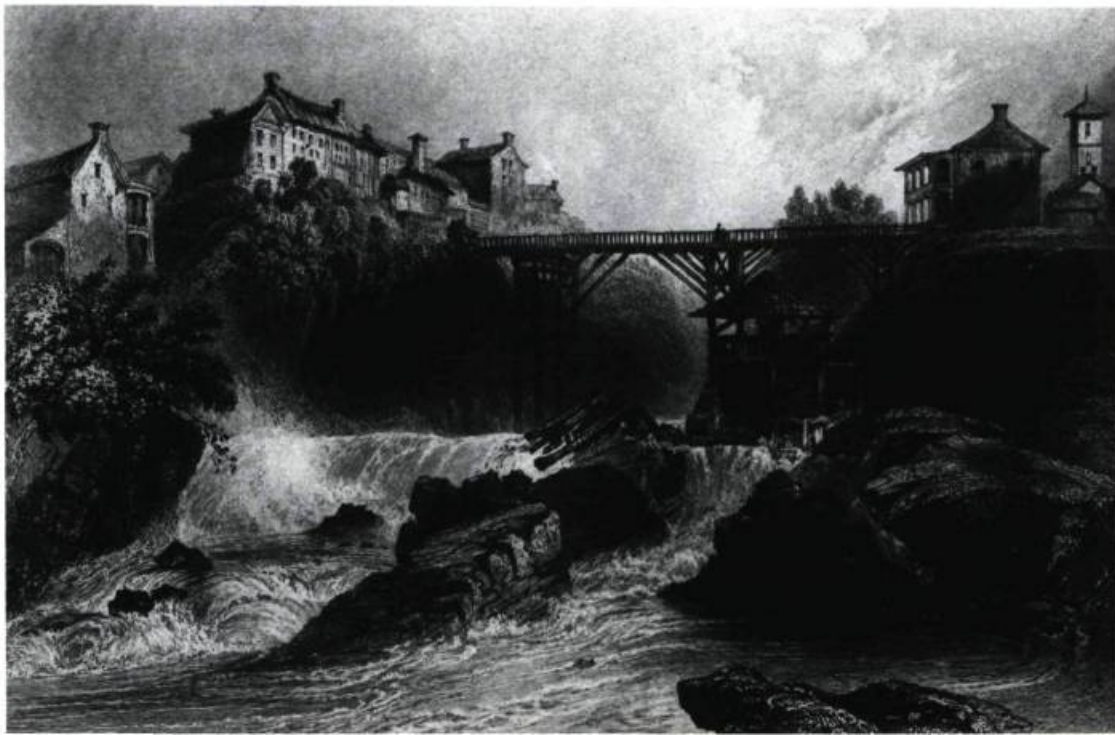
L'aquarelliste français Georges Chavignaud s'établit pendant quelques années à Sherbrooke, ouvre, vers 1894, un studio dans la rue de Montréal et produit des aquarelles à contenu lyrique.

3. William Henry BARTLETT  
*Bridge at Sherbrooke.*  
Aquarelle.  
Montréal, Musée McCord.

4. Munsey SEYMOUR  
*Early Spring near Magog, Quebec.*  
Aquarelle; 50 cm 8 x 35,5.  
Ottawa, Galerie Nationale.

5. H. Mable MAY  
*Melting Snow, Knowlton, v. 1925.*  
Huile sur toile; 91 cm 5 x 105.  
Ottawa, Galerie Nationale.

6. George J. BOMPAS  
*View on the Magog River, Sherbrooke.*  
Gravure anonyme d'après une esquisse. Publiée dans les *Canadian Illustrated News* du 18 février 1871 et reproduite dans De Volpi et Scowen, *The Eastern Townships — A Pictorial Record*, P. 59.



3



4





5

Granby est le berceau de Palmer Cox qui atteignit à la notoriété aux États-Unis par les personnages de ses bandes dessinées appelés *Brownies*, de même que Coaticook est celui du muraliste Frederick Lincoln Stoddard qui s'affirme également outre-frontière.

L'art pictural, comme le piano d'ailleurs, est de plus en plus accessible au public par l'existence de cours de dessin et de peinture; à part le Mont Notre-Dame, qui dispense des cours tout au long de sa longue histoire, des écoles privées ont, de bonne heure, pignon sur rue. Mlle S. C. Draper a un studio dans la rue Wellington de 1892 à 1905, et, plus tard, Marie Sagalla, de 1908 à 1930, offre le même service, rue Gillespie. La ville de

6



Waterloo a une *Amateur Art Association*, en 1886, où deux professeurs, Randall et Baldwin, enseignent le dessin d'observation.

En outre, les Sherbrookoïses peuvent se faire portraiturer au fusain ou au pastel chez J.-A. Montmingny jusqu'à ce que Nakash lui vole la vedette, vers 1920, avec son studio artistique de photographie.

La sculpture, aussi, a droit de cité à Sherbrooke si l'on considère les œuvres de Louis Jobin qui surplombent la ville du haut du toit du Séminaire; les monuments aux morts de Magog et de Sherbrooke de George Hill qui ne rendent pas justice à l'artiste qui se révèle davantage dans la splendide fontaine du parc Mitchell, à Sherbrooke, pour laquelle a concouru, Alfred Laliberté, originaire de Warwick. Dom Bellot reconnaît le talent de la Montréalaise Sylvia Daoust et lui commande un crucifix et une statue de saint Benoît pour l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac; la même artiste exécute, en taille directe, une statue de bois pour la cathédrale de Sherbrooke.

La décoration des églises et des édifices publics, constitue d'ailleurs une page importante des événements artistiques de la région. Certains commerçants, même, se spécialisent dans ce domaine comme, Frederick Barrington, de Waterloo, au début du siècle. Souvent, on fait appel à des artistes de l'extérieur; le Beauceron Joseph-T. Rousseau termine la décoration de l'église Saint-Lucien de Drummondville; Joseph-Adolphe Rho exécute un décor de scène pour le séminaire de Sherbrooke, en 1916, et, surtout, Ozias Leduc de Saint-Hilaire, après son apprentissage chez ce dernier, compose, en 1919, trois cartons pour les vitraux de l'abside de la chapelle Pauline, l'actuel rez-de-chaussée de la cathédrale de Sherbrooke; c'est en 1922 qu'Ozias Leduc amorce la décoration de la chapelle de l'évêché. Pendant plus d'un an, aidé de son jeune concitoyen Paul-Émile Borduas, Leduc applique, au pochoir, les motifs décoratifs de la chapelle, où les tons de bleu et d'ocre sur les piliers fasciculés et les nervures de la voûte recréent, au dire même de l'artiste, le décor de la Sainte-Chapelle de Paris. A la même époque, Raoul Barbin procède à la décoration du baptistère de la chapelle Pauline.

La décoration de la chapelle de l'évêché est parachevée par Leduc, en 1931-1932, par la mise en place de quatre grandes toiles marouflées sur les murs latéraux et l'exécution d'une peinture murale dans l'abside de la chapelle. L'œuvre est considérée à juste titre comme l'une de ses œuvres religieuses maîtresses. Leduc peint également les portraits de Mgr Gagnon et de sir John Coape Sherbrooke, le dernier d'après les dessins de Robert Field.

Le passage de dom Paul Bellot marque aussi la région tant par des œuvres comme la décoration de la crypte du Séminaire que par quelques émouvants paysages de la région qu'il a immortalisés sur ses toiles et que par l'influence qu'il a exercée sur la conception de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. L'emplacement choisi pour cet édifice se devait d'être, quasi nécessairement, sur les bords du lac Memphrémagog...



# TEXTS IN ENGLISH

## ART, AN URGENT PRIORITY IN CULTURAL DEVELOPMENT

by Andrée PARADIS

The progressive awakening to the conception of culture and to its constituents has been going on in Quebec for more than thirty years. Recently, Dr. Camille Laurin, the Minister of State for Cultural Development, presented significant thoughts on the prospects of the whole of culture and on the dimensions of future policies of development. The White Paper on the Quebec policy of cultural development therefore takes over the many studies and other documents published during the last decade which, it seems to me, pursue a common objective: the recognition and the equality of treatment that must be as much accorded to the cultural sectors as to those of economic life.

We can never emphasize enough the global aspect of culture; it encompasses all facets of life. The authors of the White Paper, who belong to historical and sociological circles, have certainly displayed human generosity and a positive spirit, but yet they have not been able to avoid entirely the pitfalls set by all research for ideal solutions. In culture, as elsewhere, it is necessary to make choices, and only realistic solutions have a sure future.

It is very true that Quebecers make and will make their culture. According to present definitions of culture, they have always done so. But this culture is fed by so many contributions that fertilize and enrich it, particularly in the age of unending information, that its creative vitality depends on freedom of access to all its sources and on the development of the critical spirit, without which there is no real progress. At present, Quebec culture, like all culture, belongs to universal civilization, founded on impartiality, mutual recognition and world co-operation. Consequently, it is committed, first of all, to the path of solidarity, spiritual conquest and intellectual advancement.

With regard to cultural development, the authors of the White Paper were right to mention some of the positions advocated by Mr. René Maheu, the former director general of UNESCO. Mr. Maheu was one of the greatest voices in the culture of our time. He aroused the respect and admiration of all because he personified what a true man of culture should be. First and above all, he believed in the supremacy of the mind in history and appealed to man's awareness to build "a universal future of peace and progress founded on the only human solidarity, which transcends differences and antitheses." Therefore the White Paper's authors, who doubtless wish for better cohesion of all the efforts with a view to the full expansion of cultural life, do not hesitate to propose means of action and research at the scale of regions, which coincides with our curiosity and our need for discovery, and which, further, demonstrates the urgency of encouraging artistic education among children and even among adults.

• • •

In the preparation of the section *Sherbrooke et les environs* in the present issue of *Vie des Arts* we have attempted to emphasize the interest and diversity of the creative elements that are presently at work in this region of Quebec and it has seemed important to us to invite the initiators of the dynamic Sherbrooke élan to present their own conception of a phenomenon in full bloom. Thanks to these documentary pages, our readers will, we hope, be a little better acquainted with the artists of the Eastern Townships and their works. After which they will want, certainly, to follow more closely the art that is being practised there and which goes beyond the framework of the area.

(Translation by Mildred Grand)

## ART IN THE EASTERN TOWNSHIPS BETWEEN 1815 AND 1940

By Richard MILOT

At the time they were populated, the Eastern Townships were bordered on the north and east by the former seigneuries of the banks of the St. Lawrence and the Chaudière; on the west by those of the Yamaska and the Richelieu; on the south by a disputed and

debatable frontier, so great is the division produced by the Appalachians and by the extension of some lakes and rivers into the United States. Incidentally, the people who first settled there were similar in every way to those who had come to Canada after the American Revolution. The Townships, therefore, were still in great part to be explored when American Gilbert Hyatt came to settle at the junction of the St. Francis and Magog rivers, at the place where later the city of Sherbrooke was to arise, then known as Hyatt's Mills.

The lack of a natural border between the townships and Vermont must be remedied, wrote Joseph Bouchette in *A Topographical Description of the Province of Lower Canada*, which appeared in London in 1815. Under François Baillargé this surveyor had received the artistic training that allowed him to record, with great sensitivity, the first views of the region. It was chiefly his sketches or, perhaps, also those of his son Robert Shore Milnes, published in 1836 by the British American Land Company under the title of *Views in Lower Canada . . .*, that by their subject revealed Sherbrooke as this new territory's center of development and Stanstead as adjacent village; through their simplicity of composition, arranged according to the moderation of a common Loyalist architecture, they invited new immigrants to come and fill the empty spaces.

During four voyages to America between 1836 and 1852, William Henry Bartlett produced a series of sepias and water-colours. From 1840, some of these appeared as monochrome prints; American N. P. Willis wrote the texts of the installments, joined later in two volumes and published in London in 1842 under the title *Canadian Scenery Illustrated*.

Bartlett's style belongs to the English Romanticism in which the precise reality of British topographers of the beginning of the century is clouded by a picturesque atmosphere through the choice of rural landscapes, village views and scenes from everyday life. As the area was served by the railroad only from 1852, Bartlett borrowed the former colonization roads which led from Sherbrooke to Hereford and Stanstead as well as the very new Montreal-Sherbrooke road of 1835; he immortalized their landscapes. But Bartlett had a preference for the boat that supplied him with the lakes and rivers of the district as subjects; the views of the Memphremagog, the surrounding majestic mountains, Owl's Head or Orford and the riverside villages such as Georgeville, lakes Massawippi and Orford and the confluence of the Magog and St. Francis display a romantic taste for water. But for this passing artist the landscape was always in summer.

Bartlett's influence is evident in the work of William Stewart Hunter, who came from St. John, Quebec, where he was born in 1823. In 1857-1858 he is registered in the *Canada Directory* as artist, illustrator and draughtsman living at Stanstead, then in 1875 as shoe manufacturer. He died there in 1894. Several of Hunter's drawings are collected in his 1860 publication, *Eastern Township Scenery*, in which he treats, in his own fashion, certain of Bartlett's subjects such as Lake Memphremagog, Owl's Head Mountain or Lake Massawippi. But this artist left works of more precise anecdotal character, such as his residence at Stanstead or the falls of Coaticook River.

In the same period, Jane Ann Cooke, a landscape artist, painted views of Drummondville and her husband's sawmill, which were published in the *Canadian Illustrated News* of 1875 and 1876.

It was at Sherbrooke that John A. Fraser, the British portraitist, established himself in 1857. He lived there until being employed at William Notman's photography studio in Montreal. His work, however, obliged him to travel and he gladly returned to the townships. Thus in 1862 he executed the portrait of the Honourable J. S. McCord, chancellor of Bishop's University at Lennoxville and exhibited a group of seven water-colours on landscapes of the region, at the Montreal Art Association's fifth exhibition in 1868.

During this same period there also appeared Mrs. J. Fullarton, the naive style of whose pastel portraits forbade access to official art, but who nonetheless enjoyed great popularity in Sherbrooke and the area during the second half of the 19th century.

Among the many sites of the countryside, that of the Memphremagog became, following Bartlett's visits and Hunter's publication, the preferred place of a galaxy of artists. Cornelius Kriehoff painted several canvases there. Illustrators, among whom were W. Sheuer and Frederick B. Shell, made the places famous. Itinerant painter Munsey Seymour stopped there, and the Memphremagog was one of Samuel A. Kilbourn's regional subjects, to such a point that Georgeville could be considered, during the years 1860-1870, if not as an artists' summer colony, at least as a home-port. In 1859, John Ross Dix added to the Memphremagog's reputation as a tourist spot, with the publication of *A Handbook for Lake Memphremagog*, being both its author and its illustrator; as Bertha Maud



Price, with her book, *Legends of the Lakes* of 1923, would fix the legends that had flourished there for more than a century.

At the beginning of the twentieth century, Brome and Massawippi were popular with artists such as Nora F. E. Collyer of Foster, Henrietta Mabel May of Montreal and Prudence Heward of Knowlton.

One of the most productive and most representative indigenous artists of this period is undoubtedly Aaron Allan Edson, born at Stanbridge in 1846. After an apprenticeship in painting in Montreal and Paris, he devoted a large part of his pictorial production to representing the natural beauties of the Memphremagog and Orford regions, of course, but particularly those of his native soil on the banks of the Missisquoi River and, finally, those of the area around Glen Sutton, until his premature death in 1888.

Essentially the works of a landscapist, his oil paintings and water-colours are testimony of Edson's intense interior life, sometimes serene, sometimes tumultuous; it is expressed by plays of light no doubt borrowed at the same time from contemporary French artists and from the English Turner. Obtained by means of a wide range of colours, in which the complementary ones are juxtaposed, his colours are often contained at the interior of minute outlines. It happens that the contours blur, and this occurs in the same composition, as if Edson were adding the contrast of pure tones to that of forms.

George J. Bompas, born in England, settled in Bury in 1860. His views of Sherbrooke, Bury and Garthby, in paint and pencil, were engraved and published in the *Canadian Illustrated News* of 1870-1872. Bompas moved to Sherbrooke in 1884 and died there in 1889, leaving two daughters who inherited his talents: one would be a music teacher and the other a painter. At Sherbrooke, the Dominion Exhibition of 1886 showed several of his works in oil and his pencil sketches; it also exhibited some still-lives by his daughter, Rosa.

Like the Royal Academy of London, the Canadian one turned the railroads to account to send exhibitions travelling across the principal centres of the newly confederated country; alternatively, there were those Dominion Exhibitions at Halifax, Montreal, Quebec and Sherbrooke. The last city was host to a second exhibition in 1907, in which artists from Toronto and Montreal participated and to which there seemed to be added to the catalogued works those of a certain Robert N. Hudpeth of Lennoxville, a teacher at Bishop's University, as were his predecessor, G. J. Bompas and his successor, also a painter, Rank O. Call.

Sherbrooke, a city of 9,000 inhabitants, had its art gallery early, accompanied by a library and a museum of natural history, whose founder was Samuel F. Morey, an inspector with the Eastern Township Bank. In 1882, a building, Wellington Square, was specially conceived to house this *cultural centre* with three branches. There was Morey's Art and Library Building, whose ground floor was a lecture hall where periodicals were to be found for reference: pictures and display cases containing stuffed birds decorated this room. Adjoining, the shelves of the Library held some three thousand volumes, and another room exhibited mineralogical specimens of the region. The first and second floors were devoted to the art gallery, which, in 1892, offered to the public some fifty pictures and water-colours, of which the *Library and Art Union* was part owner; in case of need, the first floor could be changed into a hall for lectures or performances with four hundred moveable seats; for the last floor, Morey provided a glass ceiling that assured the maximum light for this second level of the art gallery. From 1910, this building passed gradually into the hands of the francophone daily *La Tribune*.

Morey built a collection of undeniable value and showed great insight. In 1900 this collection comprised in very great part Canadian works of reputation such as *Mount Orford* by J. A. Fraser and works already appreciated by him at the beginning of the century, like *Twilight* by J. W. Morrice; many landscapes belonged, by the nature of their subjects, to the region, and the gallery hung works of fine local artists, such as *Fish* by W. S. Hunter, *Autumn Road* by Georges Chavignaud, a landscape by Mary Gill of Lennoxville, pencil drawings by G. J. Bompas of Sherbrooke, early discovered pencil works by F. S. Coburn of Richmond-Melbourne and even a collection of photographs of Sherbrooke buildings chosen for their architectural quality.

Born in Pierreville, Mary Gill settled in Lennoxville, from where she commuted to La Malbaie; there she worked with Charles Eugene Moss. Her canvases of the first two decades of the twentieth century drew their inspiration chiefly from these two places; her talent was recognized by the Sherbrooke milieu as much as by the Art Association of Montreal.

The French aquarellist, Georges Chavignaud, lived for some years in Sherbrooke, opened a studio about 1894 on Montreal St. and produced watercolours of lyrical content.

Granby was the birthplace of Palmer Cox, who attained fame in the United States with the characters in his *Brownies* comic strip; as Coaticook was that of muralist Frederick Lincoln Stoddard, who also became known in the same country.

Pictorial art, like the piano, was more and more available to the public through the existence of drawing and painting courses; besides Mont Notre-Dame, which had been offering courses right through its long history, private schools early were established. Miss S. C. Draper had a studio on Wellington St. from 1892 to 1905, and later, from 1908 to 1930, Marie Sagalla offered the same service on Gillespie St. The city of Waterloo had an Amateur Art Association in 1886, where two professors, Randall and Baldwin, taught drawing from nature.

In addition, citizens of Sherbrooke could have their portraits made in charcoal or pastels by J.-A. Montmigny until Nakash stole the limelight from him around 1920 with his artistic photography studio.

Sculpture also had the freedom of the city at Sherbrooke, if we consider Louis Jobin's works that overhung the town from the roof of the Seminary; George Hill's monuments to the dead at Magog and Sherbrooke, which do not do justice to the artist who reveals himself more in the splendid fountain at Mitchell Park in Sherbrooke, for which Alfred Laliberté from Warwick competed. Dom Bellot recognized the talent of Montrealer Sylvia Daoust and commissioned a statue of St. Benoît for the Saint-Benoît-du-Lac Abbey; the same artist produced a statue directly hewn in wood for the cathedral at Sherbrooke.

The ornamentation of churches and public buildings also constitutes an important page in the artistic events of the region. Some businessmen even specialized in this field, such as Frederick Barrington of Waterloo, at the beginning of the century. They often called upon artists from outside; Joseph-T. Rousseau of Beauce finished the decoration of Saint-Lucien de Drummondville; Joseph-Adolphe Rho executed a scenic décor for the Sherbrooke Seminary in 1916 and, notably, Ozias Leduc of Saint-Hilaire, after his apprenticeship with the latter, created in 1919 three cartoons for the windows of the apse of the Pauline chapel, the present ground floor of the Sherbrooke cathedral; it was in 1922 that Ozias Leduc began the decoration of the chapel at the bishop's palace. For more than a year, assisted by his young fellow-citizen Paul-Émile Borduas, Leduc stencilled the decorative motifs at the chapel, where the tones of blue and ochre on the clustered pillars and the ribs of the vault recreate, as the artist said himself, the décor of the Sainte-Chapelle in Paris. In the same period, Raoul Barbin undertook the decoration of the baptistry of the Pauline chapel.

The decoration of the chapel at the bishop's palace was completed by Leduc in 1931-1932 by the placing of four large fixed canvases on the side walls and the execution of a mural painting in the apse of the chapel. This work is justly considered one of his greatest religious creations. Leduc also painted the portraits of Mgr. Gagnon and Sir John Coape Sherbrooke, the latter from Robert Field's drawings.

Dom Paul Bellot's stay also marked the region, as much by works like the decoration of the Seminary's crypt as by some moving landscapes of the area that he immortalized on his canvases and by the influence he exerted on the conception of Saint-Benoît-du-Lac Abbey. The site chosen for this building had, almost imperatively, to be on the shores of Lake Memphremagog . . .

(Translation by Mildred Grand)

---

## DENISON'S MILLS' FINEST PERIOD

---

By André LACHANCE

It was only at the end of the 18th century, with the arrival of the first Loyalists from the American colonies, that the territory of the Eastern Townships began to be populated. At this time the government ordered the surveying of the area — which was called Buckinghamshire then — and its division into townships 108 square miles along the water-courses and 100 square miles in the other regions. In this way ninety-three townships were created. The Americans, Loyalists or not, preferred to settle in the townships of the south-west; the English settled rather in those of the north.